



L'idée de fidélité chez Emmanuel Mounier (I)

Jacques Lemieux

Volume 28, numéro 3, 1972

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1020311ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1020311ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Laval théologique et philosophique, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)

1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lemieux, J. (1972). L'idée de fidélité chez Emmanuel Mounier (I). *Laval théologique et philosophique*, 28(3), 219–236. <https://doi.org/10.7202/1020311ar>

L'IDÉE DE FIDÉLITÉ CHEZ EMMANUEL MOUNIER

Jacques LEMIEUX

LES vingt années passées depuis qu'Emmanuel Mounier a laissé à ses contemporains des travaux marqués par le courage et la lucidité, ont fait s'estomper les préoccupations qui étaient au premier plan de l'actualité pour les hommes de cette époque pourtant encore proche. Cependant, tout ce temps qui nous éloigne de la naissance et de l'élaboration de l'œuvre de Mounier ne parvient pas à faire oublier l'homme qui, à travers ses écrits, réussit à faire passer un témoignage qui retient encore l'attention.

Mounier a semblé audacieux ; il était courageux. Il a pu paraître intransigeant ; il était exigeant. Il fut un de ces hommes que le rôle de veilleur n'effraie pas même si la nuit doit être sombre, même si la tempête laisse prévoir tous les dangers. Il fut un de ces hommes qui ne se laissent pas paralyser par la peur quand ils côtoient les abîmes, parce qu'ils savent qu'il n'y a qu'un moyen de salut : avancer. Faire demi-tour est impossible et s'arrêter serait fatal.

Dans son ouvrage *Histoire et vérité*, M. Paul Ricoeur résumant l'idée d'Arnold Toynbee, historien anglais, écrit :

Chaque civilisation paraît caractérisée par des *situations* qui sont pour elle des défis (défis du froid, de l'immensité continentale, du surpeuplement, de la division religieuse, de la division linguistique, de la lutte des classes, etc.) ; chaque défi est comme la question du sphinx : réponds, ou tu seras mangé ; la civilisation est l'ensemble des réponses à ces défis ; tant qu'il y a des noyaux créateurs qui « répondent », la civilisation vit ; quand elle répète ses anciennes réponses et n'inventent plus d'ajustements aux nouveaux embarras, elle meurt. Dès lors la destinée d'une civilisation est toujours incertaine ; elle peut inventer ou non des réponses qui la feront survivre, stagner, consommer des valeurs périmées et tomber en décadence. Il y a ainsi des sommets et des réveils, des naissances et des décadences, des restaurations et des résistances, des inventions et des survivances¹.

¹ P. RICOEUR, *Histoire et Vérité*, Paris, Seuil, 1955, p. 88.

Mounier appartient à ces « noyaux créateurs » qui ne désespèrent pas de trouver des réponses lors même que la situation s'avère complexe et, les solutions aux problèmes, difficiles à trouver.

Je vois monter à l'horizon, écrit Martin Buber en 1938, avec la lenteur de tous les processus dont se compose la vraie histoire de l'homme, un grand mécontentement, qui ne ressemble à aucun de ceux que l'on a connus jusqu'ici. On ne s'insurgera plus seulement, comme dans le passé, contre le règne d'une tendance déterminée, pour faire triompher d'autres tendances ; on s'insurgera pour l'amour de l'authenticité... On luttera contre la distorsion et pour la pureté de la forme, telle que l'ont vue les générations de la foi et de l'espoir².

Ce mécontentement dont parle Buber, Mounier l'a senti monter du sein des populations. Il a voulu aussi l'exprimer. Mais, homme de pensée, il a voulu, en assumant une part de la direction d'une lutte qui s'amorçait, se jeter dans la mêlée, non seulement avec la fougue qu'une âme généreuse lui assurait, mais aussi avec l'honnêteté intellectuelle et la rigueur de pensée qu'une sérieuse formation philosophique lui avait permis de consolider. Il écrit en 1936 :

Notre but immédiat est de définir, face à des conceptions massives et partiellement inhumaines de la civilisation, l'ensemble des consentements premiers qui peuvent asseoir une civilisation dévouée à la personne humaine³.

Ces conceptions massives, c'étaient l'individualisme et le collectivisme. À l'époque où Mounier écrit, l'individualisme a dressé contre lui des jugements sévères à la suite des échecs retentissants qu'il a accumulés et dans lesquels il a entraîné la société. Au même moment encore, s'élèvent en plusieurs pays des régimes puissants, mais oublieux de la réalité humaine. Des événements tragiques allaient bientôt confirmer la crainte de plusieurs qui voyaient avec effroi s'affirmer la poussée collectiviste.

L'individualisme ne réussit à laisser percevoir qu'une partie de l'homme en négligeant toute la part importante des relations qu'il doit entretenir avec ses semblables. L'individualisme présente ainsi un visage déformé de l'homme. Quant au collectivisme, il oublie l'homme. Seul l'ensemble social lui importe. À l'intérieur de la société, l'homme n'est qu'un rouage qui n'a plus qu'à occuper sa place. Avec le collectivisme, l'homme n'a plus de visage.

Il fallait briser cette « fausse alternative qui a nom : *individualisme ou collectivisme* »⁴. Il fallait élaborer une conception nouvelle de la présence de l'homme

² M. BUBER, *Le problème de l'homme*, Paris, Aubier, 1962, p. 112.

³ MSP, I, p. 483. Les références aux ouvrages d'Emmanuel Mounier sont données d'après les abréviations suivantes, avec l'indication précise du tome des *Oeuvres de Mounier* (éd. du Seuil) où chacun de ces ouvrages est publié : CD, *Les certitudes difficiles* ; FC, *Feu la chrétienté* ; IE, *Introduction aux existentialismes* ; MG, *Mounier et sa génération* ; MSP, *Manifeste au service du personnalisme* ; PCP, *La pensée de Charles Péguy* ; PE, *Le personnalisme* ; QP, *Qu'est-ce que le personnalisme ?* RPC, *Révolution personnaliste et communautaire* ; TC, *Traité du caractère*.

⁴ M. BUBER, *op. cit.*, p. 112.

dans la société, développer une pensée qui se dissocie tout à la fois du collectivisme et de l'individualisme et qui ne soit pas qu'un retour plus ou moins conscient à l'une ou à l'autre de ces tendances. Il fallait encore parvenir à établir que cette nouvelle conception soit autre chose qu'un compromis habile entre deux positions jugées inadéquates et insatisfaisantes.

Tout l'effort de réflexion de Mounier est marqué par le refus qui se veut définitif de l'individualisme comme du collectivisme. Son personnalisme va naître d'une réaction à ces deux erreurs qui s'opposent déjà entre elles. Il s'insurge contre l'emprise de la société anonyme sur la personne humaine. Il refuse tout aussi bien de favoriser le salut de l'individu préoccupé de ses seuls intérêts. Il veut œuvrer à la construction progressive d'une idée de la personne humaine qui la place, active et offerte, au sein de la communauté dont elle attend pourtant le soutien. Chaque personne ne devient elle-même qu'en participant à la vie du corps social qui, lui-même, ne peut permettre à l'humanité de se réaliser qu'en participant au développement de chaque personne.

Le chemin pour parvenir à l'élaboration d'une telle conception de l'homme n'était pas sans écueil. Il y fallait apporter une clairvoyance que nulle passion ne devait embrouiller. Il était requis de s'engager dans une semblable recherche avec un esprit ouvert et attentif à toutes les nuances qu'il s'avérerait impérieux d'accueillir.

Heureusement, tout prédisposait Mounier pour cette tâche. On sent chez lui la préoccupation constante de maintenir un équilibre entre des contraires. Pour un peu, on le croirait inconstant, indécis, un quelconque Hamlet inconsistant qui s'abandonne au mouvement du pendule.

Difficile présence au monde ! écrit-il. Je me perds en le fuyant, je m'y perds aussi en m'y livrant. Je ne sauvegarde, semble-t-il, ma légèreté de manœuvre et comme la jeunesse même de mon être qu'à condition de tout remettre à tout moment en question, croyances, opinions, certitudes, formules, adhésions, habitudes, appartenances⁵.

Mais il y aurait méprise si l'on voyait dans ce texte, l'expression d'une faiblesse de caractère. Mounier exprime ainsi l'inévitable tension qui se fait jour dans tout esprit honnête dès lors qu'il affronte des réalités complexes. Cette tension traduit le souci de maintenir un équilibre dans la recherche de la vérité qui se cache au milieu de l'impureté quotidienne. Il est constamment soucieux de ne pas la trahir par des accommodements faciles, en même temps qu'il se garde scrupuleusement de toute raideur qui serait encore une trahison. Il écrit de même :

Qui choisit le parti de l'intelligence ne choisit pas une vie aisée. Devoir de témoigner pour une vérité transcendante, sur le chemin de laquelle il devra combattre les limites et les passions de ses propres amis, devoir d'engagement dans une action qui à chaque pas blessera les fidélités les plus chères, il ne peut refuser ni l'un ni l'autre, ni les accorder jamais dans une harmonie sans

⁵ PE., III, p. 471.

défaut. Il doit perpétuellement courir de l'un à l'autre, accusé par ici de trahir la discipline de combat, par là de blesser la vérité, déchiré dans sa propre conscience et par chacune de ses décisions. Mais, inlassablement, il doit tenir les deux bouts de la chaîne : d'un côté rappeler sans fléchir les exigences de la vérité, luttant à pleines brasses contre le mensonge et l'exploitation utilitaire des valeurs, au moment où les combats ne songent qu'à confondre, haïr et détruire ; en même temps choisir et sacrifier. Se dégager et s'engager perpétuellement pour édifier à la fois, l'une par l'autre, l'une malgré l'autre, la liberté et l'efficacité de l'esprit ⁶.

Nous percevons déjà dans ce texte quels peuvent être pour Mounier ces consentements premiers qu'il se propose de définir pour asseoir une civilisation dévouée à la personne humaine. Il entend s'attacher à une vérité exigeante dont il faut rappeler sans cesse les impératifs. Il se réclame des valeurs spirituelles qu'il faut sauver de toutes les confusions. Pour répondre, dans cet esprit, à un désir chez lui primordial, de contribuer à refaire une civilisation plus humaine, c'est à un discernement de tous les instants qu'il s'oblige. Il s'impose de ne préjuger d'aucune solution avant d'en avoir étudié tous les contours pour y déceler ce qu'elle présente d'avantages ou de reculs par rapport à la situation qu'il faut corriger. Parle-t-il de révolution, il n'est pas sans en voir tous les périls même si, d'autre part, il lui est impossible de souscrire à un « ordre » qui gêne le progrès de l'homme et limite son épanouissement. Toute révolution est peut-être une foi, une mystique, mais inévitablement elle en vient à vouloir diviniser l'homme. Par ailleurs, l'ordre établi devient facilement une cristallisation et, dès ce moment, il tend à renfermer l'homme, à l'emprisonner.

Dans toute cette démarche très souvent sinueuse qui, pour cela, rend quelquefois sa doctrine difficile à saisir, dans cette façon constante d'apporter nuances et correctifs, il se laisse guider par un irrésistible désir de fidélité : « Notre regard ne cessait d'être fixé sur notre raison d'être qui reste de frayer le chemin d'une irréductible fidélité à l'homme dans un temps débordant d'inhumanité » ⁷.

Fidélité ! Ce fut, coïncidence tragique en même temps qu'émouvante, le titre que Mounier a donné au dernier article qu'il devait signer pour la revue *Esprit*. C'était en février 1950. Le 22 mars de cette même année, il s'éteignait subitement, laissant à ceux qui partageaient ses préoccupations le soin de prolonger sa réflexion.

Le présent travail se propose, à la lecture des écrits de Mounier, de découvrir son souci de fidélité, d'en retrouver les sources, de l'en voir jaillir et se développer à mesure que la vie et les obligations qu'elle impose, amènent Mounier à prendre des positions hardies et souvent nouvelles. Il entend surtout retenir le sens de cette fidélité, car il semble que ce soit aujourd'hui une des grandes leçons, sinon la plus grande, que nous puissions recevoir de Mounier. Les débats qu'il eut à soutenir ne se posent plus dans les mêmes termes, encore que ses préoccupations majeures

⁶ *TC.*, II, p. 676.

⁷ E. MOUNIER, *Esprit*, n° 118, janv. 1946, p. 5.

soient toujours d'actualité. Mais c'est autrement que la fidélité dont il nous donne l'enseignement peut nous éclairer.

Nous assistons depuis un certain nombre d'années à des transformations profondes dans nos sociétés. Depuis toujours, bien sûr, le monde a subi des changements, mais jamais comme maintenant ces mutations ne se sont opérées aussi rapidement et dans autant de domaines à la fois. Il n'est pas un secteur de la vie humaine qui échappe à cette nécessité d'opérer en son sein quelques modifications qui sont presque toujours de nature assez radicale. Les choses en sont à un point tel qu'il est nécessaire pour une société qui ne veut pas être dépassée par les événements, de favoriser le développement d'une discipline dont l'objet est précisément de savoir découvrir, au-delà de la ligne d'horizon, l'avenir qui s'annonce. Les maîtres d'aujourd'hui ne sont plus ceux qui ont quelque emprise sur le présent, mais ce sont plutôt ceux qui peuvent dominer l'avenir.

Toutes ces mutations parviennent rapidement à essouffler les hommes. Les responsables des gouvernements sont souvent aux prises avec des problèmes tout nouveaux qui se sont imposés à eux de façon imprévue. Les solutions qu'on tente d'apporter sont à peine mises en application qu'elles apparaissent déjà désuètes. Les Églises elles-mêmes, dont le rôle est d'apporter aux populations un message religieux que les hommes puissent comprendre, se préoccupent de saisir l'importance des changements qui s'effectuent dans le monde et de cerner surtout l'impact qu'ils produisent sur les mentalités, afin de livrer leur témoignage dans un langage compréhensible, et convaincre les hommes de sa valeur. Les responsables de l'éducation s'émeuvent à leur tour, car il leur faut préparer une jeunesse à des responsabilités nouvelles dont personne ne saisit très bien ce qu'elles sont. Il ne s'agit plus tellement de faire pénétrer le jeune dans une forteresse où sont conservés les trésors du passé, que de le préparer à un avenir dont on ne sait moins que jamais ce qu'il sera. Ce n'est plus seulement d'un « bagage pour la vie » qu'il faut doter les jeunes mais il faut leur apprendre à se retrouver sur une route dont le décor est sans cesse mouvant.

Comment ne pas voir dans toutes ces mutations qui s'imposent à nous un immense défi qu'il est pourtant impossible d'ignorer. Beaucoup sont déconcertés par l'importance du phénomène, et les réactions peuvent aller alors de la folle aventure à la démission la plus lamentable. Ce défi bouleverse des vies d'hommes et des hommes éprouvent en face de lui un malaise profond.

Comment en serait-il autrement dans un monde agité par des remous aussi obscurs que puissants, où tout change constamment, où le sens de la tradition se dissout, où les attachements ancestraux sont mis de côté, où la vérité elle-même paraît être à la fois partout et nulle part ? Car c'est bien l'homme qui est ici à l'épreuve une nouvelle fois. Comment va-t-il voir cette nouvelle existence qui s'offre à lui ? Comment va-t-il se voir lui-même ? Car inévitablement, toutes ces mutations ne se font pas sentir seulement sur les conditions extérieures de sa vie, mais elles se répercutent encore sur les conceptions mêmes que l'on se fait de lui. Ce changement qui s'opère ne reste plus seulement un phénomène extérieur à

l'homme, se produisant dans les choses autour de lui, mais il devient une nouvelle perception du monde, il donne lieu à une nouvelle mentalité. C'est sous l'angle du changement qu'il devient commun aujourd'hui de percevoir les réalités et de porter sur elles un jugement. C'est l'aspect dynamique des choses, leurs possibilités d'évolution et de transformation qui retiennent l'attention. L'homme qui observe la réalité porte sur elle un regard mobile à l'image de la mobilité qu'il y trouve. L'univers mental de l'homme contemporain qui s'est construit en face d'un monde en mouvement s'édifie avec la conviction que le changement fait partie de la nature des choses, et le regard que l'homme porte sur lui-même et sur tout ce qui l'entoure ne peut pas ne pas s'en trouver conditionné. Finalement, c'est presque une nouvelle éthique qui se trouve fondée sur le changement. Le changement étant inscrit dans la nature des choses, tout ne doit-il pas changer ? Les positions statiques ne sont-elles pas inévitablement mauvaises et condamnables ? Pour être bonne, toute chose ne doit-elle pas au contraire être mobile et changeante ? La société ? La morale ? La vérité même ? Le changement devient comme un critère qui distingue ce qui est bien de ce qui est mal. Le passé et tout ce qui s'y rattache, tout ce qui s'y retient, n'est-il pas forcément inutile, dépassé et inadapté aux exigences contemporaines ? N'y a-t-il pas plutôt que les promesses de modifications pour obtenir l'assentiment de l'esprit ? Dès lors, tout appel à la tradition, tout espoir de maintenir des certitudes et des stabilités ne paraissent-ils pas manquer de réalisme ? Tout engagement qui n'entend pas se limiter dans le temps n'apparaît-il pas pure fantaisie ? Le mot même de fidélité ne risque-t-il pas à lui seul de déclencher des sourires entendus et de donner lieu à des galéjades destinées à entretenir la bonne humeur des générations nouvelles ?

Pourtant, l'avis de Nietzsche revient à ce propos nous rappeler à plus de circonspection : « C'est par la faculté qu'il a de faire servir le passé à la vie et de refaire de l'histoire avec le passé que l'homme devient un homme »⁸. Pour Nietzsche, il est indispensable de prendre conscience de la tradition d'où nous émergeons et sans laquelle nous ne serions pas ce que nous sommes. Toutefois il est bien évident que le culte du passé ne doit pas, dans l'esprit de Nietzsche, en venir à miner la vie présente car le sens du passé qui ne sait plus conserver la vie risque de la faire périr. Il ne peut donc s'agir de s'enchaîner à un passé révolu et de regarder l'avenir avec la hantise des changements qu'il apporte.

Une chose cependant reste assurée : un mouvement irréversible est lancé et nous entraîne ; des forces immenses sont désormais en liberté et il paraît difficile de les arrêter. Mais au fait, est-il nécessaire de les empêcher d'avancer ? Cette force poussée n'offre-t-elle pas la chance d'une purification qui découvre de nouveaux horizons à l'accomplissement véritable de l'homme ? Ces changements vécus, ou même cette volonté de changement chez l'homme ne pourraient-ils pas être au départ d'une épuration de nos perceptions et l'occasion de rendre plus saine et plus vigoureuse notre civilisation elle-même ? Certes, cela donne lieu à un tour-

⁸ F. NIETZSCHE, *Considérations inactuelles*, Paris, Aubier, 1964, p. 211.

billon d'idées qui, pour les unes heurtent de front les idées traditionnelles, et, pour les autres s'adaptent avec plus ou moins d'aise aux mentalités qui se sont modelées dans un tout autre contexte. Il reste qu'on se préoccupe de ne pas laisser s'avancer un progrès aveugle qui menacerait la personne humaine et qu'on découvre comment peut s'effectuer, de façon consciente et volontaire, la marche de l'homme le long de ces routes inconnues.

Ne faut-il pas, pour y parvenir, rester attaché à certaines valeurs qui ne sauraient être perdues sans un grand détrimement pour toute l'humanité ? Ne faut-il pas découvrir une ligne de conduite qui protège de tout naufrage la civilisation qui s'engage sur cette mer nouvelle ? Certes. Seule alors une fidélité bien comprise peut dégager de l'incertitude et libérer des doutes. Mais que sera cette fidélité ?

C'est ici qu'il devient important de comprendre l'enseignement d'Emmanuel Mounier car il fut fidèle, inébranlablement fidèle, et nous pouvons apprendre de lui comment il nous faut l'être. C'est ici, semble-t-il, que l'on peut entrevoir l'explication de l'étonnante actualité de cet homme qui, à bien des égards, fut prophète. Ils ne sont pas rares les hommes d'état d'aujourd'hui chez qui se retrouvent les accents qui caractérisaient naguère les appels de Mounier. Des esprits ouverts aux problèmes sociaux de l'heure s'inspirent encore de sa profonde connaissance de l'homme. À cela rien d'étonnant. Sa pensée reste une des sources les plus vivantes de la philosophie contemporaine, car elle ne s'adresse pas seulement à notre intelligence, mais à toute notre personne qu'elle peut encore former et éduquer et qu'elle veut soulever de ferveur pour les problèmes de l'homme.

*
* *
*

Dans la Préface de son ouvrage *Histoire et Vérité*, M. Paul Ricoeur rend cet hommage à Emmanuel Mounier :

Cette manière de lier la réflexion philosophique en apparence la plus éloignée de l'actualité aux problèmes vivants de notre temps, ce refus de dissocier une critériologie de la vérité d'une pédagogie politique, ce goût de ne pas séparer le « réveil de la personne » de la « révolution communautaire », ce refus de verser dans le préjugé antitechniciste sous prétexte d'intériorité, cette méfiance pour le « purisme » et le catastrophisme, cet « optimisme tragique » enfin, tout cela je le nomme ma dette à Emmanuel Mounier⁹.

Cette manière de faire revivre dans l'agitation brûlante de l'actualité une pensée bien lointaine en apparence, cette façon de toujours lier ce qui paraît s'opposer irrémédiablement, cette volonté de demeurer serein devant la condition tragique de l'existence et devant l'événement, ne serait-ce pas le sens de la fidélité ? Ce que nous pouvons apprendre de l'homme, du philosophe, incline à le faire penser. Une lecture des textes de Mounier devrait nous permettre d'y reconnaître plus précisément l'idée qu'il se fait de la fidélité.

⁹ P. RICOEUR, *Histoire et Vérité*, p. 13.

I. UNE DISPOSITION DE LA NATURE ?

Dans son *Journal*, Mounier exprime ainsi ce qui paraît être, en même temps que le souci de sa vie, la trame qui sous-tend toute sa pensée :

Eh bien ! oui, je crois que la fidélité est une de mes dimensions intérieures. De longues fibres de fidélité m'apportent aujourd'hui, aussi neufs, aussi dociles qu'au premier jour, des états inchangés de mon enfance ¹⁰.

Toutefois en lisant ces lignes, il peut venir à l'esprit que c'est un enracinement profond à des valeurs liées à l'enfance qu'il exprime, que c'est une certaine confiance heureuse dans tout ce qui se trouve représenté par elles qu'il propose ainsi. La fidélité dont parle ici Mounier ne serait-elle, finalement, qu'une disposition de caractère propre aux adultes dont l'enfance fut heureuse et qui, inconsciemment, veulent retenir de leur première jeunesse ce qui leur semble avoir été la raison de ce bonheur. Il y a des pages du *Traité du Caractère* ¹¹ qui nous amèneraient par ailleurs à le penser. Certaines personnes, va-t-il souligner en évoquant diverses tendances caractérologiques qui peuvent se rencontrer, ne se sentent à l'aise que dans un milieu défini et bien connu. L'imprévu les laisse nerveuses et sans défense. Elles ne peuvent souffrir de se sentir déracinées, et le dépaysement leur est pénible. Elles ont besoin de se sentir « centrées », de connaître les « contours » de leur existence. Il y a dans cette tendance le désir profond de la stabilité qui s'exprime, le besoin plus ou moins impérieux qui se dévoile de voir bien assurées certaines assises. Bien sûr, il n'est pas impossible que cette passion de l'enracinement trahisse une paresse devant la vie, laisse poindre même un refus devant l'existence, en tout cas, manifeste une crainte du risque, un manque de générosité. Cependant, on ne peut manquer d'observer qu'un pareil souci de stabilité peut être riche de promesses, en ce qu'il affirme le désir d'approfondissement, l'attachement à une foi, le sérieux des convictions. Analysant ce trait de caractère, Mounier écrit :

Dans le goût du point fixe, il entre aussi un sûr élément de civilisation et de spiritualité : le point fixe, c'est la promesse inébranlable, la fidélité à toute épreuve, le serment, le vœu ; c'est le sérieux de la contemplation qui ne se lasse pas de revenir sur place et d'approfondir toujours son inépuisable monotonie ; c'est l'orthodoxie, la conviction, la foi ¹².

Il reprend encore à ce propos, le mot de St-Exupéry devant une pauvre infirme perdue dans une petite ville silencieuse. Ce mot est, en même temps qu'une question, une sorte d'extase muette en face de la richesse impénétrable de ce silence et de cette immobilité, de cette fidélité dans la souffrance : « Que valons-nous une fois immobiles ? » ¹³.

¹⁰ *MG.*, IV, p. 413.

¹¹ *TC.*, II, p. 302 ; pp. 293-295.

¹² *TC.*, II, p. 302.

¹³ A. DE ST-EXUPÉRY, *Pilote de guerre*, cité par E.M., II, p. 303.

Cependant, il arrive que certaines autres personnes n'aient pas du tout ces mêmes dispositions de caractère. « Il est des princes à l'humeur sédentaire et d'autres à l'humeur voyageuse »¹⁴. S'il plaît à certaines gens de bien connaître leur horizon et de se trouver à l'aise dans un espace vécu bien délimité, il en est d'autres pour qui les frontières sont toujours trop proches et qui ont constamment le désir de s'en affranchir. Ces personnes ne peuvent souffrir de demeurer dans un espace vécu ainsi « centré ». Il leur faut du mouvement, une vie qui s'exprime par la mobilité. Le malaise commence pour elles sitôt que la situation se fait trop stable et l'ordre trop entendu.

On pourrait ainsi être amené à penser que la fidélité n'est, à la fin, qu'une disposition de tempérament qu'on possède sans y être pour quoi que ce soit, qu'elle n'est guère plus qu'un penchant auquel certains sont tout naturellement disposés au contraire des autres. À propos du premier des traits de caractère qui viennent d'être esquissés, Mounier ne dit-il pas justement qu'il est « la racine et la souche, le pivot de la fidélité » ?¹⁵

Il serait pourtant un peu hâtif de conclure que telle est la fidélité dont parle Mounier. En effet, à côté de cette tendance naturelle de certains à la stabilité qui peut favoriser la fidélité, la tendance qui manifeste un besoin de mouvement n'est pas perçue par l'auteur comme incapable de servir aussi la fidélité. Au contraire. Si le psychologue peut déceler dans un tempérament ainsi disposé certaines atteintes morbides, si le besoin de toujours se trouver en mouvement peut n'être qu'une agitation infantile qui trahit un déséquilibre plus ou moins accentué, cette tendance par ailleurs peut aussi laisser prévoir une grande facilité de détachement, une générosité devant la vie, une prise de contact facile et rapide avec la réalité. Tous ces éléments positifs ne sont pas à exclure pour donner l'image d'une véritable fidélité.

On devine ici la question que pose au sens commun comme au philosophe et au psychologue une réflexion même sommaire sur le caractère : un sort capricieux a-t-il réglé définitivement le lot de chacun ou disposons-nous d'une nature indéfiniment plastique qui se joue du destin et où le caractère peut être choisi ou modifié à volonté ? M. Paul Ricoeur a déjà très bien souligné comment le sens commun arrive difficilement à se faire l'idée d'une liberté qui est par quelque côté une nature en même temps que « l'idée d'un caractère qui est la *manière individuelle* — non choisie et non modifiable par la liberté — de la liberté même »¹⁶. La difficulté qu'il y a toujours ici à allier l'inexorable et le libre, à faire le partage entre ce qui est déterminisme et liberté traduit assez bien la complexité du problème que pose l'analyse d'un caractère. Pour un homme, son caractère c'est déjà son destin mais il n'en est pas moins un être libre. Changer de caractère, ce serait, à la lettre, devenir un autre. Cependant la présence de la liberté se laisse pressentir

¹⁴ TC., II, p. 302.

¹⁵ *Ibid.*

¹⁶ P. RICOEUR, *Le volontaire et l'involontaire*, Paris, Aubier, 1967, p. 333.

partout et l'homme ne se résout pas à être le simple jouet du destin. M. Ricœur dit ainsi expressément :

Par mon caractère je suis situé, jeté dans l'individualité ; *je me subis moi-même individu donné*. Et pourtant je ne suis qu'autant que je me fais et je ne sais où s'arrête mon empire, sinon en l'exerçant . . . Je devine, sans pouvoir articuler cette pensée correctement, que mon caractère dans ce qu'il a d'immuable n'est que la *manière d'être de ma liberté*¹⁷.

Dès lors, il faut croire que toutes les formes de noblesse et de grandeur restent accessibles à tous les hommes parce que rien de ce qui est humain ne peut leur être interdit. Comme toute valeur constitue un universel, du moment qu'elle est envisagée dans toute son envergure, on ne peut exclure qu'elle soit capable de solliciter efficacement par quelque côté d'elle-même l'ébranlement de tout être humain. La valeur peut faire entendre ses appels de multiples façons, c'est le caractère d'une personne qui fait qu'on y accède par un côté particulier. « Chaque valeur est un universel que chaque individu affecte de son indice propre », affirme ainsi M. Ricœur¹⁸

Il y a donc pour chacun de nous un caractère qu'on pourrait qualifier de naturel qui nous apporte un ensemble de virtualités nous imposant des limites en même temps que nous offrant des ouvertures. Mais précisément, dans le cadre de ces dispositions naturelles le champ reste libre où un caractère peut se construire, s'édifier, se développer toujours et exprimer ses initiatives. C'est grâce à un caractère non plus donné par la nature, mais en quelque sorte voulu, que peut se maintenir un centre de vie personnelle et non seulement instinctive. C'est dans ce sens que Mounier lui-même perçoit le caractère :

Le mot « caractère » enveloppe une heureuse ambiguïté. Il désigne à la fois l'ensemble des conditions qui nous sont données et plus ou moins imposées, et la force plus ou moins grande avec laquelle nous maîtrisons cette donnée¹⁹.

Il le dit encore :

Mon caractère, ce n'est pas ce que je suis au sens où un instantané psychologique fixerait toutes mes déterminations révolues, tous mes traits déjà creusés. C'est la forme d'un mouvement dirigé vers un avenir et dévoué à un plus-être. C'est ce que je puis être plus ce que je suis, mes disponibilités plus que mes avoirs, les espérances que je laisse ouvertes plus que les réalisations que j'ai déposées²⁰

C'est dans ce même sens que M. Nédoncelle a déjà souligné comment la réalité d'un caractère appartient à deux mondes. Il est tantôt le legs d'une nature distribuée parmi les hommes. Il est par ailleurs le signe d'une volonté imprévisible

¹⁷ *Ibid.*, p. 345.

¹⁸ *Ibid.*, p. 347.

¹⁹ *TC.*, II, p. 52.

²⁰ *TC.*, II, p. 59.

dans sa liberté. Le caractère personnel de chacun, au point de jonction de la nature et de la liberté devient « une œuvre composite qui peut rester jusqu'à la fin un chef-d'œuvre de fidélité intelligente, parce que la vocation personnelle, non contente d'échapper au poids de l'hérédité, du milieu et des habitudes, les intègre de son mieux à ses propres fins et confère à leur enchaînement sa propre signification »²¹.

S'il peut sembler à prime abord que la fidélité convient plus facilement à tel ou tel caractère, c'est qu'on ne la considère pas dans toute son ampleur mais seulement selon une certaine image rapide et partielle qui se laisse plus facilement saisir. Ainsi certaines dispositions de caractère peuvent paraître plus aisément que d'autres contribuer à servir la fidélité. Il y a par exemple chez le « secondaire »²² une certaine résistance aux changements, aux retournements de circonstances, qui le rend apparemment plus facilement fidèle. Il reste cependant que ces dispositions naturelles auraient plutôt tendance à rétrécir, avec l'âge, les ouvertures qu'elles laissaient libres au début, et ainsi de clore l'avenir et de donner finalement une fidélité qui ne serait plus qu'un fixisme. Par contre, le « primaire » dont les tendances naturelles paraissent offrir, dès l'abord, bien peu d'assurance à la fidélité, cache sous son impulsivité des ressources qui le rendent capable de répondre à l'imprévu et à l'inaccoutumé.

On voit alors assez facilement que ce n'est pas seulement le trait de caractère en ce qu'il est donné par la nature qui assure la fidélité. S'il en était ainsi, la fidélité serait vite ramenée à de l'automatisme et réduite à une simple répétition de gestes. Elle doit compter surtout sur la part de la volonté libre qui peut s'exprimer. Si elle s'appuie sur quelques tendances naturelles qui lui sont plus familières, la fidélité, comme le caractère lui-même, n'est pas un *fait* mais elle doit devenir un *acte*. Aussi Mounier peut-il assurer que nonobstant « l'aide que la constance et la cohérence personnelles reçoivent d'une disposition innée, elles sont le produit progressivement mûri de l'engagement et de la fidélité »²³.

Pour le personnalisme de Mounier qui veut introduire au cœur des structures un principe d'imprévisibilité, la personne ne peut être enfermée dans une subjectivité passive. Dans un élan vers l'avenir qui est en même temps promesse d'épanouissement, elle ramasse ses forces et trouve ses frontières. « La constante du moi ne consiste pas à maintenir une *identité*, mais à soutenir une tension dialectique et à maîtriser des crises périodiques dont l'histoire accidentée dégage un destin »²⁴.

²¹ M. NÉDONCELLE, *De la fidélité*, Paris, Aubier, 1953, p. 139.

²² Selon Heymans, la secondarité représente l'action que des éléments psychologiques continuent d'exercer après avoir disparu de la conscience claire, la persistance de ce « retentissement » des événements constituant un trait caractériel fondamental qui s'oppose à la primarité. Quand l'effet des représentations est immédiat et limité au présent, il y a alors primarité du retentissement des événements. G.-Henri PIÉRON, *Vocabulaire de la psychologie*, Paris, PUF, 1968, pp. 343, 392.

²³ *TC.*, II, p. 584 ; pp. 57-61.

²⁴ *TC.*, II, p. 576.

Oeuvre d'édification plus qu'œuvre de nature une fidélité forte et dynamique trouve en effet pour s'élever les matériaux les plus inattendus. Tout peut servir à son érection. La critique qui, à prime abord, paraît affaiblir des positions assurées, permet d'arriver un peu mieux à une vérité délicate dans ses contours variés. Le doute arrive peut-être à renverser au sol des certitudes auxquelles on tient mais, quand il est déposé et vaincu, il a valu à celui qui l'a subi une immunisation qui protège contre ses effets dissolvants. Même les drames capables de bouleverser une vie, de torturer une conscience peuvent être utilisés pour bâtir. Ils peuvent être l'oscillation d'une montée. Lutte entre de l'être et du moins-être, et non entre l'être et le néant, rien ne s'oppose à ce que le drame ne soit réinterprété par la personne qui l'affronte et qu'il ne puisse devenir finalement terrain de solidité. C'est ainsi que Mounier peut écrire :

Je me suis si bien reconnu dans ce que dit Péguy dans *Jeanne d'Arc*, à propos des hommes (ou des femmes) qui sont faits pour croire . . . Tout leur est bon pour édifier plus loin l'édifice, ajouter à la lumière intérieure — non pas pour remettre en question, à chaque moment l'ensemble. La critique même (au sens kantien) leur est un moyen de parfaire l'édifice, de lui donner la délicatesse de la vérité, non de livrer bataille, d'exciter l'ennemi. Le drame même est une oscillation de la montée, une lutte entre de l'être et du moins-être, non entre de l'être et du néant . . . Le doute leur tombe dessus un jour comme une maladie grave (moi en 1927-1929) ; cela les fout par terre complètement et puis les voilà immunisés pour la vie !

Cette solidité intérieure, si sensible soit-elle, me fait une continuité, une fidélité intérieure dans ma conversation avec le monde qui m'a préservé de bouleversements continuels et des désespoirs où auraient pu parfois m'entraîner les contraintes de la timidité et de la solitude d'alors²⁶.

La fidélité, c'est d'abord une continuité. Telle est bien la première image que nous nous en faisons.

II. UNE CONTINUITÉ

Une continuité ! Cela peut immédiatement faire penser qu'il s'agit d'une répétition des formes du passé. Un manque de vitalité serait alors au fond d'une certaine routine, d'une certaine paresse, d'une certaine difficulté à sortir de voies toutes tracées d'avance. La fidélité pourrait-elle n'être qu'une jouissance discrète éprouvée sur le passé ? Un désir de s'accrocher à des formes mortes, un souci toujours impatient de défendre des positions dépassées, serait-ce ce qu'il faut découvrir sous un terme qui se veut plus acceptable ?

Rien ne ressemble moins à la fidélité dont parle Mounier. Il refuse le comportement de ces hommes qui, très tôt, vont s'incruster dans des simplifications sans avenir qu'ils feignent de prendre pour des principes, des convictions, des

²⁶ *MG.*, IV, p. 426.

lignes de conduite, mais qui ne sont, à la vérité, que des moyens honorables de refuser la vie.

Ils n'ont pas choisi ce centre de référence parce qu'il est nécessaire, mais parce qu'il est commode ou utile soit à leur tranquillité, soit à leurs intérêts. Peut-être, admettait-il au début des perspectives ouvertes, mais la paresse qui l'a choisi le laisse envahir par la broussaille des préjugés et la vie s'y replie peu à peu sur la petite mort des idées fixes... Faute de se renouveler, ils se livrent à la raideur et à la déchéance de la répétition²⁶.

Une existence ainsi sommeillante et restreinte n'est aucunement animée par la fidélité. Elle souffre d'un mal sournois qui gêne tous les élans de l'esprit.

La pensée en effet, cherche constamment à se retrancher dans la facilité. Plutôt que de donner à chaque idée une attention délicate, il apparaît plus aisé de penser par généralisations hâtives, par simplifications imprudentes. On se nourrit alors l'esprit d'*idées toutes faites*, de mesures décrétées par les modes auxquelles on se réfère par paresse ou inconscience. Il faut au contraire penser *sur mesure* et non *tout fait*. C'est avec Bergson, Péguy²⁷, que l'on retrouve ici chez Mounier. Il y a des pensées qui sont comme des vêtements prêts-à-porter, des idées de confection comme il y a des vêtements de coupe *standard*. L'idée toute faite peut arriver quelquefois à rejoindre la réalité tout comme les vêtements tout faits arrivent à habiller convenablement une personne, mais ce n'est toujours que par accident. Il y a des idées qui ne rejoignent la réalité que par accident et qui ne s'y appliquent que par torture. Ce ne sont pas des pensées dessinées sur mesure, des adaptations uniques qui seules pourtant épouseraient les contours de la réalité.

Ces idées toutes faites pensent même avoir l'allure du tout neuf. Mais il n'est pas certain que le tout neuf soit toujours nouveau.

On croit qu'il suffit qu'une idée soit neuve pour qu'elle n'ait jamais servi. Quelle erreur. Elle a servi au fabricant. Quand un arbre de théâtre, quand un amour de théâtre sort de chez le fabricant, il est tout de même un vieil arbre, il est tout de même un arbre tout fait, il est tout de même de théâtre. Il a beau être neuf, il n'est pas pour cela un vrai arbre, un arbre dans la campagne. Ce n'est pas pour cela un nouvel arbre dans le monde. Ce n'est pas une question de degrés. C'est une question d'ordre. Homère est nouveau ce matin, et rien n'est peut-être aussi vieux que le journal d'aujourd'hui... Une idée toute faite est toute faite en elle-même et essentiellement. Elle est fabriquée toute faite comme un arbre de théâtre est fabriqué tout fait et arbre de théâtre. Elle est en carton-pâte, elle est en papier peint. Elle est totalement étrangère à la germination, à la fécondité, à la conception. Il y a des hommes qui réinventent, des êtres qui revivent, des pensées qui reconçoivent à nouveau les plus vieilles idées. Et il y a des hommes qui *font des idées toutes faites*. Il y a des idées qui sont toutes faites *pendant qu'on les fait, avant qu'on les fasse*, comme les pardessus tout faits sont tout faits *pendant qu'on les fait*, comme les arbres de théâtre sont tout faits *pendant qu'on les fait*²⁸.

²⁶ TC., II, p. 645.

²⁷ PCP., I, p. 36.

²⁸ C. PÉGUY, *Note conjointe*, Paris, Gallimard, 1969, p. 24.

L'influence de Bergson se fait ici nettement sentir. Ce que la pensée de Bergson a signifié de liberté, de jeunesse, de rupture avec le conventionnel, ne pouvait pas ne pas être salué avec enthousiasme par des hommes comme Péguy et, plus tard, Mounier. Dans un monde où l'action était condamnée à se figer par avance, elle introduisait l'homme libre dans un avenir où la simplicité et la pureté pouvait tout à l'aise se faire un chemin. Cette méfiance devant les idées toutes faites et les idées raides, c'est de Péguy et de Bergson que Mounier la reçoit. « Les idées raides forment à la surface de notre intelligence une dure croûte de compartimentations arbitraires qui s'opposent à la libre information de notre esprit par le réel »²⁹. Voilà pourquoi il croit nécessaire de faire violence à ce qui est, non pas un vice originel et radical de l'esprit, mais la continuelle concupiscence de la pensée qui recherche la facilité dans les idées reçues, les idées de convention, et qui préfère recourir aux recettes agréées par le grand public plutôt que de se proposer de penser par soi. Gabriel Marcel³⁰ a déjà décrit ce conformisme qui arrête la vie de l'esprit. Qu'il se retrouve dans l'ordre intellectuel, esthétique ou politique, il n'est toujours qu'une soumission à un certain mot d'ordre émanant d'un groupe qui se présente comme autorisé à dire ce qu'il *faut penser*, à désigner ce qu'il *faut apprécier* dans un pays déterminé, à un moment précis de la durée.

Caricature de la fidélité, ce conformisme trahit « la complaisance envers soi-même, la suffisance, la satisfaction propre au pharisien »³¹. Toute autre se proclame la fidélité de Mounier :

Aucun « schéma » préalable n'est admissible : que sera demain ? En tout cas notre fidélité exige une présence perpétuellement vigilante au moment historique. Et non pas cet entêtement morne (courageux au surplus) de certains dans les formes de pensée, de vie et d'organisation qui leur semblent dictées des dieux³².

Ce contre quoi s'élève Mounier, c'est cette méprise grossière qui consiste à croire une continuité assurée parce qu'on se tient dans l'immobilité. Il faut se rendre compte que la vie n'est pas immobile, mais qu'elle est assurée au contraire par un mouvement incessant qui appelle la disparition de certaines formes, de certains états. L'éternel même, au nom de quoi se propose l'immobilité, serait-il bien l'éternel s'il devait toujours garder le visage où l'incarne une époque ? La fidélité à l'éternel n'est pas un stérile conservatisme. C'est une certaine paresse, la peur d'être dérangé, la routine qui conduisent à une telle sclérose, ou bien encore un manque d'imagination qui rend incapable de se représenter sous une autre forme ce qu'on a toujours connu sous une forme donnée. Il est possible aussi que ce qui détermine l'immobilisme chez certaines gens vienne de plus profond, que

²⁹ PCP., I, p. 37.

³⁰ G. MARCEL, *Essai de philosophie concrète*, Paris, Gall., 1967, p. 275.

³¹ *Ibid.*, p. 281.

³² MG., IV, p. 706.

le cœur lui-même éprouve du mal à s'arracher à ce qu'il croit être des valeurs réelles alors que ce n'en est que l'enveloppe accessoire :

Fidèles d'une profonde fidélité à la part éternelle de cette valeur, ils la croient menacée quand on s'attaque seulement à son dernier appareil. Plutôt ne pas bouger que tout perdre : et ils ne voient pas que c'est précisément l'immobilité qui tue la vie, que si l'éternel devait garder toujours le visage où l'incarne une époque, c'est alors qu'il ne serait plus l'éternel³³.

La lettre de l'Ancien Testament, tout en étant vraie d'une vérité intrinsèque, tout en traduisant la pensée de Dieu, ne pourrait jamais être devenue caduque par l'avènement de la loi nouvelle si la continuité qui est à retenir dans la fidélité, devait signifier simple immobilité, morne conservation.

Signalons, d'autre part, qu'à Mounier n'échappe pas que l'on puisse être emporté par la rancune et l'amertume dans l'affirmation des fidélités contre les conformismes et les conservations illusoire. Pour vouloir fuir le conformisme, on n'est pas assuré de rejoindre nécessairement le vrai visage de la réalité. Pour discerner l'accessoire qui peut être abandonné, de l'essentiel qu'il faut retenir à tout prix, le simple désir d'y parvenir ne suffit pas. C'est donc sur deux fronts qu'il faut se surveiller, non pas en s'immobilisant dans l'illusion d'un tiers-parti, mais en avançant comme l'étrave qui s'enfonce et départage les eaux. Mounier voit ainsi ces difficultés :

Tant de fidélités... ne savent offrir qu'un visage d'amertume, d'étroite rancune, plaqué sur une inactualité effarante, et je doute qu'elles soient moins dangereuses que tant d'infidélités insensibles, aveugles, complaisantes, consenties sous prétexte de réalisme. Une fois de plus, il faut lutter sur deux fronts, non pas pour s'immobiliser entre eux dans l'illusion d'un « tiers-parti », mais comme l'étrave qui s'enfonce et avance entre les deux remous qu'elle départage³⁴.

Mais comment Mounier entrevoit-il cette continuité ?

Comme Péguy, c'est à ses origines que Mounier rattache d'abord ses fidélités et ce sont particulièrement des réactions de fidélité à la famille qui se retrouvent en lui, même si la vie lui fait une vocation qui paraît le jeter hors de la terre d'origine.

Il se fait ainsi l'écho d'un courant philosophique hérité de Pascal et qui lui arrive à travers les développements que lui apportent, entre autres, Jaspers et Gabriel Marcel. « Pourquoi suis-je ici plutôt que là, maintenant plutôt que lors », se demandait Pascal. C'est à un mystérieux dessein que nous devons d'être ainsi situés dans des conditions particulières, en même temps que bien précises d'existence. Notre vocation personnelle se dessine au milieu de liens que notre volonté n'a pas préparés, qu'elle doit pourtant assumer sous peine d'être vidée d'un con-

³³ RPC., I, p. 333 ; p. 866.

³⁴ MG., IV, p. 706.

tenu précieux. L'histoire personnelle de chaque homme ne peut se soustraire à cette condition.

Nous sommes embarqués dans un corps, dans une famille, dans un milieu, dans une classe, dans une patrie, dans une époque que nous n'avons pas choisis. Pourquoi suis-je ici plutôt que là, maintenant plutôt que lors : un mystérieux dessein en a décidé antérieurement à toute volonté de ma part. En moi se nouent les chiffres entrelacés d'un destin pressant et d'une vocation qui est un défi jeté à toutes les forces du monde. Mais cette vocation ne peut frayer son chemin que dans ce corps, cette famille, ce milieu, cette classe, cette patrie, cette époque. Je ne suis pas un *cogito* léger et souverain dans le ciel des idées, mais cet être lourd dont une lourde expression seule donnera le poids ³⁵.

Vivre, c'est être embarqué, c'est être amené à conduire sa vie avant même de pouvoir s'y engager soi-même. L'existence s'impose d'abord comme obligation passive, un sort à subir. En ce sens, elle est une servitude, un acte qui, pour tout être humain, est voulu par un autre que lui. Tant qu'il vit, va noter M. Nédoncelle, le vivant est obligé d'avancer sur sa route, et, en avançant, il traîne avec lui tout son passé pour en ramasser la valeur dans sa situation présente.

Il émerge toujours d'un moment préalable, d'une gestation qui, de proche en proche, le rattache à tout le passé de l'univers, tandis que dans l'instant qu'il vit, il rencontre encore cet univers qui, tout entier, le provoque à agir sur un point de l'espace. Par cet aspect, l'aventure du vivant est au fond l'expression d'un drame cosmique qui dépasse le vivant mais trouve en lui son expression ³⁶.

L'aventure de l'homme concret se déroule donc « dans le trajet qui unit son *appartenance* au milieu à sa *maîtrise du milieu* » ³⁷. C'est choisir une voie sans issue que de vouloir nier cette appartenance à un passé comme aussi de tenter de se dérober à la maîtrise qu'elle appelle. La tâche propre de la personne, c'est d'admettre cette appartenance sans en rompre le courant vivifiant, et d'y trouver le moyen de s'humaniser davantage. Assumant cette situation qui ne lui est assurément pas particulière, Mounier se félicite de pouvoir compter, quant à lui, sur les fonds ancestraux, de pouvoir y puiser l'état d'esprit spontané propre au peuple simple, la plénitude d'âme qui remonte partout dans la race. C'est ainsi toute la bonne santé populaire qu'il sent réagir en lui devant ce qu'il appelle l'épouvantable esprit de sérieux qu'il rencontre :

Quand je me sens tout de même, vu de l'intérieur, si étranger à ma *gens*, comme *gens*, quand je bondis aux fausses grâces, aux mots enflés, aux pirouettes ou, sur l'autre versant (l'Université) à l'épouvantable esprit de sérieux, je sens un grand-père réagir en moi, sa santé me couler dans les veines,

³⁵ *QP.*, III, pp. 191-192.

³⁶ M. NÉDONCELLE, *De la fidélité*, p. 28.

³⁷ *TC.*, II, p. 76.

l'air de ses champs me purifier les poumons, et je rends grâces comme tant d'autres . . . ³⁸.

Nul ne peut se penser comme un commencement absolu. Par-delà sa naissance, chacun reçoit un passé qui lui vient des générations antérieures et, plus immédiatement, de son milieu d'origine, un passé qui contribue à lui forger une attitude devant l'existence et devant le monde. Il peut être possible de se retirer pour un instant de la scène et de regarder objectivement ses origines. Il y a alors en face d'elles, une certaine attitude spirituelle que chacun est appelé à prendre. C'est un chemin de fidélité qui s'offre pour une part, ou bien aussi celui du reniement. Cet enchaînement de faits que constituent les sollicitations d'un milieu, d'un destin, est comme une question posée à chaque personne. La question peut toujours être modifiée ou même supprimée par l'homme à qui elle est faite. La destinée personnelle commence par cette réponse de fidélité ou de reniement qui est donnée. À propos de Jaspers pour qui le reniement apparaît comme un suicide spirituel, Marcel élabore une pensée et il écrit :

Je n'ai pas choisi mes parents. En un sens absolu ils sont les miens. Quand bien même je le voudrais, je ne puis les ignorer ; leur être, même s'il doit me paraître étranger, est lié au milieu par la plus étroite communauté . . . Aussi ma conscience existentielle me condamne-t-elle soit à me reconnaître insondablement responsable de ce qu'ils sont ou de ce qu'ils furent, ou bien, si je m'en désolidarise, à me couper irrémédiablement de mes racines ³⁹.

Mounier entend éviter de se couper de ses racines et, loin de se désolidariser de son milieu familial, il se réjouit de s'y trouver bien ancré. Fils de terrien, il apprend à aimer les réalités solides et à s'appuyer sur elles. Il ne cède pourtant pas à la tentation de les aimer dans l'obstination. Sa fidélité suppose toujours le courage de ne pas confondre l'immuable avec le coutumier.

Il ne peut s'agir de se raidir dans une attitude par une fidélité inerte à un personnage qu'on se serait donné comme image idéalisée de soi-même. La fidélité n'est pas narcissisme. Elle est la continuité qui permet de *devenir* ce que l'on est « à travers les réalisations insatisfaites d'elles-mêmes ou inaccordées aux événements, jusqu'à reconnaître en soi, cette victorieuse progression d'une résistance intérieure qu'on appelle parfois une conversion » ⁴⁰.

Chacun doit pouvoir vivre dans la direction de son être, reconnaissant ce qui s'y trouve déjà à l'y attendre pour lui permettre en quelque sorte une prise en main de sa liberté. Notre vie n'est pas une série d'actes instantanés qui se succèdent, étrangers les uns par rapport aux autres, mais elle est l'enchaînement de ces actes dans l'unité de direction qu'une volonté personnelle sait y mettre. Une personne ne peut pas se faire connaître dans tel ou tel de ses actes pris isolément, non plus que dans une suite d'actes instantanés, mais à travers la totalité des gestes libres

³⁸ *MG.*, IV, p. 413

³⁹ G. MARCEL, *Essai de philosophie concrète*, p. 354.

⁴⁰ *PCP.*, I, p. 46 ; *IE.*, III, p. 117.

qu'elle décide de poser, par la ligne de conduite qu'elle choisit de suivre en chaque cas. C'est dans cette continuité que se dessinent les traits personnels de quelqu'un, parce qu'on y trouve une persévérance dans un propos, une identité dans le mobile des actions, une même disposition dans les décisions. Le comportement discontinu, la dispersion de l'activité ne peuvent que traduire un vide, une absence d'une unité constitutive de la personne. Par contre cette unité, là où elle existe, se manifeste dans chacun des actes posés, comme dans leur totalité successive. La personne est la même dans l'acte considéré isolément, comme dans la suite des actes déjà posés, comme encore dans la série de ceux qui le seront. C'est la fidélité à une direction choisie qui devient la forme d'existence essentielle de la personne. C'est la continuité retrouvée tout au long de ses engagements qui dessine son image.

Cette continuité pourtant n'est en aucun cas à entendre comme arrêt d'une liberté, comme arrêt d'un élan de spontanéité. À propos du souvenir que nous gardons des défunts, M. Merleau-Ponty fait des remarques intéressantes. Il souligne comment peut être ambiguë l'idée que nous avons d'être plus près des morts que des vivants. L'auteur en voit la raison dans le fait que les défunts ne nous mettent plus en question et que nous avons toute possibilité de les idéaliser et de les rêver comme il nous convient. Cette attitude à l'endroit des disparus, si on y pense bien, n'est pas loin d'être impie puisqu'elle leur enlève l'expression de liberté et de spontanéité qui les faisait personnes humaines. Le seul souvenir capable de les respecter est « celui qui maintient l'usage qu'ils faisaient d'eux-mêmes et de leur monde, l'accent de leur liberté dans l'inachèvement de la vie »⁴¹.

Si la continuité trouvée dans l'agir des personnes disparues doit être perçue en ayant soin de ne pas oublier l'accent de liberté qui s'y manifestait, il nous faudra préciser que la continuité, base de la fidélité, ne peut s'entendre sans cet accent de liberté et de spontanéité.

(À suivre)

⁴¹ M. MERLEAU-PONTY, *Éloge de la philosophie*, Paris, Gallimard, 1967, p. 76.